Un établissement catholique dans la société pluriconfessionnelle de la fin de l'Empire ottoman

L'université Saint-Joseph de Beyrouth

Chantal Verdeil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/3373>

DOI : 10.4000/cdlm.3373

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2007

Pagination : 28-38

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Chantal Verdeil, « Un établissement catholique dans la société pluriconfessionnelle de la fin de l'Empire ottoman », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 75 | 2007, mis en ligne le 21 juillet 2008, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/3373> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.3373>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Un établissement catholique dans la société pluriconfessionnelle de la fin de l'Empire ottoman

L'université Saint-Joseph de Beyrouth

Chantal Verdeil

- 1 Au XIX^e siècle, l'enseignement occupe une place centrale dans l'apostolat des missionnaires européens ou américains présents au Proche-Orient¹. Aux yeux des religieux latins, les établissements scolaires présentent de multiples avantages. Ils donnent aux fidèles l'éducation qui leur manque, fournissent aux missionnaires qui les contrôlent le prétexte à d'autres visites dans les villages (en plus des missions ordinaires), et peuvent même s'avérer « un principe de conversion pour les dissidents et les infidèles² ». Bref, pour des hommes qui voient dans l'éducation le préalable à tout changement, l'école s'offre comme « la solution du problème de la régénération de l'Orient³ ».
- 2 Comme l'ensemble des œuvres missionnaires de l'époque, ces établissements sont d'abord destinés à un public catholique mais sont aussi ouverts aux élèves d'autres confessions. La plupart des religieux latins voient en effet dans les écoles un moyen d'atteindre des populations qui, sinon, échapperaient complètement à leur influence. Mais, dans le même temps, cette ouverture suscite la méfiance : ne risque-t-elle pas de nuire aux élèves catholiques qui pourraient être détournés de leur foi par leurs condisciples grecs-orthodoxes, juifs, ou musulmans ? Cette question revient, lancinante, dans les écrits missionnaires, en Syrie comme en Jordanie, sans pour autant recevoir de réponse définitive⁴.
- 3 S'ils semblent toujours hésiter entre un repli qui garantirait la pureté de leurs élèves catholiques et une ouverture qui étendrait le rayonnement de leur action, les missionnaires sont cependant contraints par les exigences de la vie quotidienne à prendre des décisions. La cohabitation d'élèves de différentes Églises ou confessions soulève en effet des problèmes très concrets en matière d'alimentation comme d'emploi du temps. Mises bout à bout, ces décisions dessinent une politique qui, au

fond, répond autant aux circonstances qu'elle ne résulte d'une réflexion aboutie. Elles sont aussi révélatrices, sur un plan plus général, du regard que des religieux latins jettent sur la société qui les entoure et de leur conception de leur apostolat.

- 4 La politique des jésuites au sein de leur collège est à cet égard très éclairante. Ouvert en 1846 dans la montagne libanaise, cet établissement déménage en 1875 à Beyrouth et prend alors le titre d'université Saint-Joseph. Jusque-là entièrement catholique, il accueille désormais des élèves d'autres confessions : chrétiens orthodoxes, juifs ou musulmans. Cette mixité nouvelle oblige les jésuites à prendre de nouvelles dispositions qui témoignent de leur prudence et de leur renoncement à convertir les non-chrétiens.

De la montagne maronite à la ville cosmopolite

- 5 Quoi que son titre puisse laisser penser, l'université Saint-Joseph est d'abord un collège. Elle est née en 1875 du déménagement du séminaire-collège ouvert par les jésuites de Ghazir, au cœur de la montagne libanaise, à Beyrouth. Ce déménagement résulte d'abord de l'essor du port de Beyrouth qui, depuis les événements de 1860, a vu sa population croître très rapidement. Elle serait passée d'environ 60 000 habitants au début des années 1860 à 80 000 dans les années 1880⁵. Dans les années 1860, les jésuites y ont bien une école, mais ils hésitent à la développer de peur de faire concurrence à leur établissement de Ghazir. En 1870, en revanche, leur décision est prise : « Il vaut mieux une œuvre importante que deux lambeaux⁶ », écrit le père Gaillard au père général pour justifier la décision. L'établissement des jésuites révèle, accompagne et suit le mouvement général de la population : de la montagne vers la côte, de la montagne vers la ville. Les établissements scolaires secondaires y sont aussi en plein essor. En 1863, Butrus Bustânî y a inauguré une école dite « nationale » (*al-madrasa al-wataniyya*). En 1865, le collège patriarcal grec-melkite a ouvert ses portes, suivi un an plus tard du Syrian Protestant College de la mission américaine. En 1868, les Dames de Nazareth s'installent à Beyrouth et y dirigent bientôt un pensionnat réputé. En 1875, au moment où les jésuites transfèrent leur collège dans la ville, Mgr Debs, évêque maronite, fonde le collège de la Sagesse.
- 6 Le déménagement du séminaire-collège de Ghazir n'est pas une simple translation et induit, pour l'établissement, de profonds bouleversements que symbolise le changement de nom. L'institution avait été placée par les jésuites sous le vocable, ou patronage, de Saint-Joseph, mais dans la correspondance des pères, comme dans les prospectus destinés aux futurs parents d'élèves, elle était désignée sous le nom de « séminaire oriental » ou de « séminaire-collège de Ghazir »⁷. Le nouveau titre que se donne le collège jésuite n'est pas anodin : en 1878, les autorités romaines s'inquiètent de voir l'établissement jésuite se présenter comme une université alors qu'il n'en délivre pas les grades. Ce choix est parfaitement assumé par les pères de la mission : ils voient là le seul moyen de concurrencer efficacement les protestants⁸, dont le collège, à Beyrouth, forme de futurs médecins et prépare au grade de Bachelor of Arts. Les pères ne restent cependant pas insensibles à ces critiques : en 1881, le père Normand obtient de Rome la faculté de conférer les palmes académiques en théologie. Le titre d'université est désormais pleinement justifié. Ainsi en l'espace de six ans, l'établissement change de statut. Le séminaire-collège est devenu université. Si la théologie assure à l'université Saint-Joseph la pleine légitimité de son nom, cette discipline n'est plus reine dans l'établissement. La disparition du terme « séminaire » en témoigne : le séminaire s'est désormais effacé devant le collège. Cet effacement, qui

ne signifie pas disparition, ne surprend guère : depuis 1848 et l'ouverture du séminaire à des élèves « qui ne se destinent pas à l'état ecclésiastique », selon les termes de la Compagnie, séminaire et collège cohabitaient tant bien que mal. Au Caire, le collège de la Sainte-Famille a lui aussi pris le pas sur le séminaire ouvert pour former le clergé copte⁹. Le transfert à Beyrouth ne met pas fin à cette coexistence, mais indique bien quelle sera désormais la priorité des pères : le collège et non plus le séminaire. De ce point de vue, l'évolution des deux catégories d'élèves est particulièrement éclairante : à partir de 1875, les effectifs du séminaire stagnent autour de la quarantaine, tandis que ceux du collège connaissent une forte croissance de 286 élèves en 1875-1876 à 469 en 1910-1911.

- 7 À Ghazir, deux cours parallèles s'étaient progressivement mis en place. À partir de la fin des années 1850, l'établissement proposait un premier cours qui « condui(sait) les enfants du latin et du grec jusqu'au faite des sciences exactes et des études théologiques » et un second où l'on enseignait l'histoire, les mathématiques, la géographie et la comptabilité¹⁰. Ils étaient complétés par des cours de langue arabe, d'italien, de turc et de français. À Beyrouth, ce ne sont plus deux mais trois cours qui se déroulent en parallèle : l'un dit d'arabe, l'autre de français et le troisième de latin¹¹. Il est entendu que le troisième, le plus exigeant et le meilleur aux yeux des pères, est ouvert à tous les élèves, séminaristes ou non. Les parents des collégiens boudent toutefois les subtilités de la langue latine. La plupart leur préfèrent l'arabe et le français, deux langues dont l'utilité paraît plus immédiate en ces temps de développement des échanges et du commerce. À partir de 1883, les collégiens peuvent poursuivre leur scolarité à la faculté de médecine que l'université Saint-Joseph a créée en collaboration avec le gouvernement français. Cette faculté, qui recrute essentiellement des anciens élèves des établissements missionnaires catholiques, ouvre ses portes avec onze étudiants en 1883. En 1896, ce chiffre a été multiplié par dix et 113 étudiants se pressent sur ses bancs. Ils sont 305 en 1912-1913¹².
- 8 Une autre caractéristique de l'université Saint-Joseph est son ouverture. D'abord séminaire, puis collège, l'établissement jésuite de Ghazir était installé dans la montagne libanaise à l'instar de la plupart des lieux de formation des Églises maronite et melkite¹³. Le séminaire central d'Asie tenu par la Compagnie devait servir de pépinière à toutes les Églises orientales et son recrutement s'étendait au-delà du Mont-Liban. Envoyés par leurs évêques ou leurs patriarches, les séminaristes venaient non seulement de la montagne libanaise, mais aussi de Damas ou du Kurdistan. Quant aux collégiens, leur provenance dessinait la carte des échelles du Levant : Lattaquié, Antioche, Smyrne et Alexandrie. Le déménagement à Beyrouth et le développement des transports en Méditerranée étendent le rayonnement de l'établissement. Chaque année, au mois d'octobre, un père appareille pour les échelles situées au nord de Beyrouth, tandis qu'un autre s'embarque pour Alexandrie.
- 9 Cette ouverture peut aussi s'entendre dans un sens plus concret et plus immédiat. Selon la conception qui dominait dans l'Église catholique au XIX^e siècle, le monde était un lieu de perdition. Le séminaire de Ghazir se devait donc de rester « un jardin fermé au péché ». De ce point de vue, il était idéalement placé, dans un petit bourg de la montagne libanaise de quelques milliers d'habitants¹⁴ situé à une vingtaine de kilomètres de Beyrouth. Ses élèves ne pouvaient être qu'internes. À Beyrouth, la situation est toute différente. Les externes et les demi-pensionnaires se présentent en nombre. Dès 1875, ils forment la majorité des élèves du collège qui compte 98 internes

sur 286 élèves. Vingt ans plus tard, leur proportion a encore augmenté : ils représentent les trois quarts des 474 collégiens. Elle diminue cependant avant la Première Guerre mondiale. En 1910-1911, le collège de l'université Saint-Joseph accueille 174 internes sur 469 élèves. Quant aux futurs médecins et pharmaciens, ils sont tous externes.

- 10 L'ouverture de l'établissement jésuite doit également s'entendre au sens confessionnel. À Ghazir, tous les élèves étaient catholiques. Les seuls élèves orthodoxes reçus abjuraient peu après leur admission et les musulmans se convertissaient¹⁵. Un « Turc », fils de bonne famille, avait bien été admis en 1850 mais rapidement renvoyé sous la pression du père général et de la Propagande¹⁶. À partir de 1875, la situation de l'université Saint-Joseph dans une ville multiconfessionnelle et le déclin du séminaire par rapport au collège ouvrent les portes de l'établissement à un nouveau public : des grecs-orthodoxes, des israélites et des musulmans s'inscrivent chez les jésuites. Les catholiques restent cependant extrêmement majoritaires : en 1903, trois quarts des collégiens appartiennent aux Églises catholiques. Le quart restant est dominé par les orthodoxes qui forment un cinquième de l'effectif. Les israélites et les musulmans sunnites comptent respectivement pour 2% du total¹⁷. La proportion de juifs et de musulmans reste donc très faible mais va en augmentant, pour atteindre 18% des étudiants, du moins à la faculté de médecine, à la veille de la Première Guerre mondiale¹⁸. À titre de comparaison, au collège de la Sainte-Famille que les jésuites dirigent au Caire, juifs et musulmans représentent de 20 à 25% des effectifs¹⁹ ; au Syrian Protestant College, environ 28% des élèves sont druzes, musulmans ou juifs en 1908-1909 et peut-être 35% en 1913²⁰.
- 11 En dépit de son ouverture, l'université Saint-Joseph reste donc un établissement d'abord catholique. Les jésuites ne voient pas d'un mauvais œil l'arrivée d'élèves d'autres confessions, dont la présence illustre le rayonnement de leur établissement, mais ils visent avant tout un public catholique. En 1898, alors que l'université connaît des difficultés financières, ils décident de réserver les remises de pensions aux seuls catholiques²¹. Le catholicisme imprime aussi sa marque sur l'emploi du temps et le calendrier que suit l'établissement. La journée commence par la messe ; les repas se prennent dans un silence rompu par la voix de l'élève chargé de la lecture d'un ouvrage édifiant. Le vendredi et le samedi, les pères écoutent les confessions des élèves et le dimanche, ils célèbrent la messe. À l'intérieur de chaque division, les élèves sont invités à rejoindre une congrégation. Cette association organise des goûters et des pèlerinages dans les environs de Beyrouth²². La religion, en particulier le catholicisme, marque aussi l'enseignement et la pédagogie. Les jésuites utilisent la grammaire de l'abbé Lhomond (1727-1794) dont les exemples servent à inculquer des valeurs morales : on y apprend les compléments avec des phrases comme « j'aime Dieu » ou « je donne aux pauvres »²³. Les pièces jouées à l'occasion de la fête du père-recteur abordent souvent des thèmes chers à l'Église catholique : saint Étienne martyr en 1883, l'Immaculée Conception en 1904, la Charité et Jeanne d'Arc en 1910²⁴.
- 12 Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les effectifs des élèves non catholiques restent donc très faibles à l'université Saint-Joseph. Leur présence dans un établissement qui se veut avant tout catholique oblige toutefois les pères jésuites à arrêter une politique à leur égard. En 1875, le changement est assez radical pour que les pères tiennent quelques mois après leur installation à Beyrouth une consulte à ce sujet. Signe de l'importance de la question, ce conseil ne rassemble pas seulement les consultants

habituels mais associe aussi une partie du corps enseignant à la réflexion²⁵. Les jésuites définissent alors leurs exigences à l'égard des élèves grecs-catholiques, grecs-orthodoxes, musulmans et juifs. Sur le papier, tous sont tenus d'assister à tous les exercices religieux, mais il y a loin de la règle à son application et, dans la pratique, la souplesse des jésuites atténue la rigueur du règlement.

Le régime des élèves chrétiens

- 13 La coexistence d'élèves de différentes confessions pose des problèmes très concrets pour la gestion de l'établissement. L'emploi du temps des élèves ne peut admettre de temps libres autres que les récréations. S'ils n'assistent pas à la messe, ils ne peuvent être laissés à eux-mêmes mais doivent être placés sous le regard d'un surveillant²⁶. Pour les élèves chrétiens, d'autres problèmes se posent : peuvent-ils recevoir la communion et l'absolution des pères jésuites ? Quelles prescriptions doivent-ils suivre en matière de jeûne ?
- 14 À l'égard des catholiques non latins (qui représentent, la majorité des élèves), la politique des jésuites est l'héritière de celle mise en œuvre dans le séminaire de Ghazir. Les jésuites avaient obtenu de la Propagande la faculté de distribuer la communion à tous les élèves selon le rite latin lors de la nuit de Noël²⁷. Cette mesure entraine en contradiction avec les principes du Saint-Siège qui, depuis le XVII^e siècle, n'avait cessé d'affirmer son attachement à la conservation des rites et son hostilité au passage d'un rite à l'autre²⁸. Elle ne devait qu'être provisoire, mais après son expiration, l'habitude s'en conserva probablement. Les dimanches, les jésuites étaient aidés par un curé maronite qui disait régulièrement la messe dans leur église ; les autres élèves catholiques ne devaient pas communier si ce n'est lors du passage d'un prêtre de leur rite. En semaine, tous suivaient la messe de rite latin sans communier²⁹.
- 15 En 1882, le père Normand, supérieur de la mission, obtient une extension de ce privilège. Les jésuites peuvent désormais faire communier « à la latine » leurs élèves de Beyrouth et du Caire³⁰. Le déménagement à Beyrouth oblige pourtant les jésuites à ne pas abuser de cette faculté. Car dans cette ville, il est plus aisé de recruter des prêtres grecs-catholiques et le prétexte souvent avancé par les missionnaires de l'impossibilité de faire dire une messe grecque tombe de lui-même. Les jésuites sont aussi placés sous la surveillance plus directe du clergé oriental et, par conséquent, moins libres de leurs mouvements que dans la montagne libanaise. En 1875, ils accordent aux élèves externes de rite grec-catholique « d'aller faire chez eux la première communion aux grandes fêtes » et décident la célébration d'« une messe dans leur rite le jeudi »³¹. Pour des religieux persuadés de la supériorité du rite latin, c'est une véritable concession mais, négligence ou mauvaise volonté, cette mesure n'est pas toujours appliquée et, plusieurs fois, les jésuites se font rappeler à l'ordre³². La demande d'une messe grecque ne vient pas des élèves de cette Église mais de leur clergé ou de la Propagande. Le patriarche et les évêques grecs-catholiques s'inquiètent de voir leurs fidèles changer de rite et donc d'Église, tandis que Rome veut faire respecter sa politique de conservation des rites³³. Les élèves, quant à eux, paraissent s'accommoder du rite latin et plusieurs continuent de communier selon ce rite après leur sortie du collège. D'après les jésuites, bien des grecs-catholiques qui ont fréquenté les établissements missionnaires n'éprouvent que « dégoût » et « répugnance » pour la cuiller trempée dans le vin qui circule de bouche en bouche lors de la communion grecque³⁴. Communier selon le rite latin signifie moins renoncer à une identité que mettre en pratique des principes d'hygiène acquis auprès des missionnaires. Le catéchisme des Grecs, de même, est supprimé au tournant du

siècle et si le délégué apostolique s'inquiète de cette mesure qui contredit les dispositions d'*Orientalium Dignitas*, elle est appliquée « sans faire de vague³⁵ ».

- 16 En matière de jeûne, les élèves semblent s'accommoder des arrangements pris dans l'établissement, pourtant peu respectueux des obligations qui régissent leurs Églises. Dans le christianisme oriental, en effet, les jeûnes sont plus nombreux et plus stricts que dans l'Église latine. On jeûne avant Noël, avant la fête de saint Pierre et saint Paul (le 29 juin) et avant la fête de la Dormition de la Vierge (15 août). Le Carême commence sept semaines avant Pâques. Durant cette période, on doit s'abstenir de toute nourriture d'origine animale (laitage, œufs, viande, beurre) et l'on ne prend qu'un repas après Vêpres³⁶. À Ghazir, les élèves pouvaient suivre les obligations de leurs rites mais les pères et les professeurs n'y étaient pas tenus. Il en est de même à Beyrouth : les professeurs ne doivent pas jeûner³⁷. Lors des repas, « l'on sert à souper viande et fromage à une table à part à ceux des [nôtres] auxquels ne serait pas suffisant ce que l'on présente les jours de jeûne aux autres³⁸ ». Les jours de maigre strict, les pères et les professeurs bénéficient aussi d'un service particulier : on leur présente du potage au beurre³⁹. Leur exemple n'encourage pas le jeûne. Pour tous les élèves, les jésuites ont en outre obtenu des autorisations spéciales du délégué apostolique qui représente le Saint-Siège en Syrie. Le jeûne souffre en effet de nombreuses restrictions : on fait gras « le dimanche à tous les repas » et les lundis, mardis et jeudis « à un repas ». À partir de 1904, les jésuites obtiennent de faire gras aussi le samedi⁴⁰. Les jours de maigre strict sont rigoureusement limités : ils ne concernent que le premier jour du Carême, les trois jours des Quatre Temps, la veille de Saint-Joseph et de l'Annonciation et les quatre derniers jours⁴¹. Et encore les élèves pensionnaires et demi-pensionnaires ne sont-ils tenus au maigre strict que le premier jour, pour les deux vigiles de Saint-Joseph et de l'Annonciation et le Vendredi saint. En 1876, comme en 1880, et peut-être les autres années, on autorise les laitages, voire les œufs les jours de maigre strict⁴².
- 17 Dans ce domaine, le déménagement à Beyrouth a favorisé l'adoption de normes latines. Sans doute faut-il voir dans ce relâchement une conséquence du déclin du séminaire par rapport au collège ? À Ghazir, le jeûne était maintenu pour habituer les futurs prêtres aux rigueurs de leur vie future. À Beyrouth, les jésuites entendent former de bons chrétiens : ils doivent assister à la messe régulièrement. Pour les religieux latins européens que sont les jésuites, le jeûne, en revanche, ne fait pas partie des attributs du bon catholique et n'a donc pas de sens. L'enrichissement de la mission et la localisation du collège dans un port dont le commerce avec l'Europe est florissant constituent un second facteur d'explication. À Ghazir, le réfectoire ne proposait pas de la viande tous les jours. À Beyrouth, on donne deux plats de viande au dîner le jour de Noël et pendant les petites vacances⁴³, et en 1878, le *wâlî* de Damas comme le consul de France sont reçus au champagne⁴⁴ ! Il faut enfin noter que les élèves catholiques orientaux ne semblent pas fâchés d'échapper à la rigueur des prescriptions de leurs Églises : comme au XVII^e siècle, la fréquentation des missionnaires offre un bon moyen de s'y soustraire.
- 18 Les réactions des orthodoxes à l'égard du catholicisme latin et romain des missionnaires jésuites paraissent en revanche plus partagées. Comme les élèves catholiques, les orthodoxes internes et externes sont tenus d'assister à la messe quotidienne⁴⁵. Cette obligation est mal acceptée par une partie d'entre eux. « Les schismatiques font corps, veulent qu'on les respecte et on les froisse quand on prêche la vérité », rapporte le père Maistre en 1894. Plusieurs « se sont bouchés les oreilles en pleine église quand le prédicateur a lu la lettre du Souverain Pontife sur l'unité de

l'Église⁴⁶ ». À la faculté de médecine, l'obligation pour les élèves chrétiens d'assister à la messe le dimanche et les jours de fête à partir de 1891 est, elle aussi, mal vécue. À peine la décision prise, une pétition a circulé dans l'école pour demander qu'elle soit supprimée ou rendue facultative. « Évidemment, on n'y acquiesça pas », mais en pratique ces obligations souffrent de nombreuses restrictions. En 1891, on ne réclame pas beaucoup contre les étudiants en médecine absents à la messe⁴⁷. Au collège, il est toléré que les élèves grecs-orthodoxes arrivent en retard durant l'hiver : la messe a déjà commencé et ils se rendent directement à l'étude⁴⁸. Le pragmatisme des jésuites se lit aussi dans leur décision d'accorder aux grecs-orthodoxes un jour de congé pour la Pâque, ou de laisser leurs élèves « schismatiques » libres d'aller à confesse ou de ne pas y aller⁴⁹. Conformément aux directives romaines, ils ont renoncé à demander aux élèves « schismatiques » de se présenter à la cérémonie des cendres car ils ont défendu de la leur imposer⁵⁰ ou de les faire participer au baisement de la croix⁵¹.

- 19 Cette attitude explique sans doute le peu de protestations que soulèvent les obligations faites aux « grecs non catholiques ». Dans l'organisation du collège, elle fait des grecs-orthodoxes une catégorie d'élèves intermédiaires entre catholiques d'une part et israélites et musulmans d'autre part. Baptisés, les grecs-orthodoxes doivent se soumettre à davantage d'obligations que les non-chrétiens mais, dans certains cas, partagent le sort des musulmans et des juifs. C'est dire leur éloignement de la « vraie » foi aux yeux des jésuites.

Juifs et musulmans : des obligations peu contraignantes

- 20 À l'égard des élèves juifs et musulmans, les pères jésuites font preuve de pragmatisme. La consulte de 1875 a beau édicter comme règle l'assistance obligatoire à la messe pour les élèves juifs et musulmans, elle précise bien que cette disposition ne s'applique qu'aux internes. Pour les autres, l'administration du collège ferme les yeux sur leur retard à la messe le matin. Rien n'est prévu, en revanche, pour dispenser les élèves juifs ou musulmans de la retraite donnée chaque année à l'automne et les élèves juifs sont tenus de venir assister au cours le samedi⁵². En 1890, le directeur de la douane à Beyrouth demande à ce que son fils âgé de 14 ans soit admis et dispensé d'assister aux exercices religieux. Les jésuites refusent car « ce serait ouvrir la porte aux exceptions⁵³ ».
- 21 Au Caire comme à Beyrouth, les jésuites, et surtout les autorités romaines de la Compagnie, ne sont pas favorables à l'admission d'élèves musulmans comme internes⁵⁴. Les jésuites de Beyrouth ont pourtant fait une entorse à cette règle en 1904 pour des Persans. Ceux-ci sont présentés comme de « bons élèves irréprochables et dociles », « assez nombreux » à l'internat. Leur présence alarme les supérieurs romains de la Compagnie qui défendent de les recevoir mais, à Beyrouth, les missionnaires plaident la cause de ces « enfants de grandes familles ». À la suite d'un débat, la consulte de la mission décide, pour permettre aux Persans de rester, d'admettre des internes juifs et musulmans, « à condition de ne pas leur accorder de réduction et d'exiger la limite d'âge d'au moins 14 ans », et les dispense d'assister aux offices⁵⁵. Les règles édictées en 1875 sont alors modifiées : les non-baptisés ne sont plus forcés à l'assistance aux offices.
- 22 La tolérance des pères à l'égard des élèves persans va même plus loin puisqu'ils s'efforcent de leur permettre de se rendre à la mosquée. Certes les jésuites ne veulent pas assumer la responsabilité de favoriser ce qui reste à leurs yeux « une religion fausse » mais « si on ne leur donne pas la facilité d'y aller, nous les laissons sans religion », ce qui n'est guère mieux de leur point de vue. Une solution intermédiaire est

trouvée : un homme de confiance est chargé de conduire à la mosquée ceux qui désirent s'y rendre⁵⁶.

- 23 Au début du siècle, le règlement concernant les élèves juifs et musulmans en vigueur au collège rejoint ainsi celui adopté à la faculté de médecine. Là, les étudiants qui ne sont pas chrétiens ne sont pas tenus d'assister aux offices religieux, sauf le jour de la messe officielle que le consul honore de sa présence « en habit⁵⁷ ». Les jésuites s'enorgueillissent de la liberté qui règne à la faculté : à l'université américaine, où les étudiants sont tenus d'assister à l'office religieux du soir, « on fait du prosélytisme religieux, à la faculté française, on se contente de faire de la médecine⁵⁸ ». Mais cette tolérance exprime aussi un renoncement et, au moment où les jésuites autorisent leurs internes juifs et musulmans à ne pas aller aux offices, ils s'interrogent sur le sens de leur action : « Faisons-nous notre possible pour le bien de leur âme au point de vue religieux ? » La plupart des pères pensent que oui « étant donnés les difficultés extrêmes et même les dangers que l'on rencontre ». Les supérieurs romains de la Compagnie auraient voulu imposer une prière publique « pour la conversion des musulmans ». À Beyrouth, les jésuites sont plus que réticents et optent finalement pour une prière privée demandée à un père ⁵⁹.
- 24 Cette réserve à l'égard des étudiants juifs et musulmans explique l'attitude des élèves et des pères lors de l'affaire qui secoue le Syrian Protestant College en 1908-1909⁶⁰. Un violent conflit oppose en effet les étudiants de l'université américaine aux dirigeants de l'établissement. Les premiers refusent d'assister aux offices et les seconds ne veulent pas changer le règlement qui prévoit que leur présence y est obligatoire. L'affaire gagne bientôt la place publique et les étudiants invoquent la nouvelle constitution de l'Empire ottoman pour faire valoir leur droit⁶¹. L'attitude des étudiants des jésuites conforte les pères dans leur position : ils « ont tout lu, mais ils ont ri de tout et ont trouvé que notre manière de les conduire ne leur déplaît pas⁶² » écrit le père Cattin avec une pointe de satisfaction.
- 25 La prudence des jésuites ne les met pourtant pas à l'abri de toute attaque : en 1913, ils s'émeuvent des attaques qu'un journal musulman lance à l'encontre des Européens et de l'université. La possibilité d'un renvoi de tous les élèves musulmans de l'établissement est évoquée. Les pères décident cependant d'y surseoir, mais font passer dans leur journal, *Al-Béchir* (*Al-Bashîr, Le Messager*), une note aux parents musulmans pour prier ceux qui ne leur feraient pas confiance de « retirer leurs enfants⁶³ ». L'affaire touche en fait l'ensemble des Européens pour lesquels les consuls ont demandé « réparation ». Elle illustre la montée des tensions dans les provinces arabes de l'Empire ottoman.
- 26 Les dispositions édictées par les jésuites pour régler la coexistence des élèves de différentes confessions sont inséparables de la fin qu'ils attribuent à leur établissement. L'université Saint-Joseph se veut d'abord catholique et affirme dans ses prospectus que « la Religion [avec majuscule] » est « la base de l'éducation »⁶⁴. On n'est donc pas surpris de voir des institutions scolaires de Beyrouth se donnant un autre but adopter en la matière des points de vue totalement différents. Ainsi dans l'École nationale (*al-Madrasa al-wataniyya*) de Butrus Bustânî, qui fonctionne de 1863 à 1876, des enfants de toutes confessions sont admis et les enseignants ne peuvent donner d'éducation religieuse. Ici, il s'agit de former des citoyens éclairés et non de bons chrétiens⁶⁵.
- 27 L'attitude des jésuites est aussi caractéristique de la conception qu'ils se font de leur mission. À Beyrouth comme au Caire, bien des pères ne voient dans les élèves non

catholiques qu'une source d'ennuis. Certains les regardent même comme « la plaie des divisions⁶⁶ » et ne seraient pas fâchés de voir leur nombre diminuer de façon drastique⁶⁷. D'autres, au contraire, ne répugnent pas à recevoir des élèves non chrétiens, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants de bonnes familles comme ces Persans scolarisés à l'université Saint-Joseph au début du siècle. Aucun ne semble croire, cependant, que l'admission de ces élèves puisse ouvrir la porte à des conversions. Dans leurs écoles, comme dans leurs autres œuvres d'apostolat, la majorité des jésuites ont renoncé à toute forme de prosélytisme à l'égard des non-chrétiens. Dans le regard des pères, les orthodoxes occupent une place intermédiaire : baptisés, ils sont appelés à être sauvés ; éloignés du Saint-Siège, ils restent dans l'erreur, ce qui peut être fatal à leur salut. Les jésuites ne se désintéressent donc pas complètement de leur sort : à l'université Saint Joseph, tous les chrétiens sont tenus d'assister aux offices religieux.

- 28 C'est peut-être dans cette conception de l'apostolat qu'il faut chercher les raisons de la différence d'attitude entre les missionnaires protestants et les jésuites. Par rapport à leurs concurrents, les jésuites ont l'avantage de pouvoir se consacrer à affermir des Églises catholiques qui participent à l'essor des chrétiens d'Orient de la fin de l'Empire ottoman. Pour les missionnaires protestants, les communautés restent encore à construire, d'où, peut-être, davantage de prosélytisme.
- 29 La réglementation précise qu'édicte les jésuites reflète enfin le regard confessionnel qu'ils jettent sur la société orientale. Dans leur établissement, catholiques, orthodoxes, juifs et musulmans ne sont pas soumis au même régime. Chacun appartient à un groupe bien distinct. La politique des jésuites tend à renforcer la cohésion de ces ensembles confessionnels, quand elle traite les musulmans collectivement responsables d'un article de journal, ou plus encore lorsque les orthodoxes font corps pour manifester leur gêne d'assister à la messe latine. De ce point de vue, la cohabitation d'élèves divers au plan religieux ne favorise pas la connaissance et l'entente mutuelles mais, bel et bien, des distinctions communautaires, susceptibles de devenir, à la faveur des circonstances, des clivages politiques.

NOTES

1. Missionnaires catholiques et protestants ont multiplié les établissements scolaires. Chantal VERDEIL, « Travailler à la renaissance de l'Orient chrétien. Les missions latines en Syrie (1830-1945) », dans *Proche-Orient chrétien*, 51, fasc. 3-4, 2001, p. 267-316. Abdul-Latif TIBAWI, « The Genesis and Early History of the Syrian Protestant College », *The Middle East Journal*, 1967, I., p. 1-15 ; II, p. 199-212.

2. AFSI (archives françaises de la Compagnie de Jésus), coll. Prat, vol. 9, notes sur Deir-el-Qamar et les districts mixtes (Mont-Liban), du père Badour au père Gautrelet, 26 juin 1863, p. 1235.

3. AFSI, coll. Prat, vol. 9, lettre du père Badour au père Maillard, Beyrouth, 14 décembre 1850, p. 375-382.

4. Géraldine CHATELARD, *Briser la mosaïque. Les tribus chrétiennes de Madaba, Jordanie, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2004, p. 7-79 et 191-194.
5. May DAVIE, *Beyrouth et ses faubourgs*, Beyrouth, CERMOC, 1996, p. 141.
6. ARSI (archives romaines de la Compagnie de Jésus), Lugd. 1005, II, 36, lettre du père Gaillard au père Beckx, Lyon, 18 juin 1870.
7. Chantal VERDEIL, *Les jésuites de Syrie. Une mission auprès des chrétiens d'Orient au début des réformes ottomanes (1831-1864)*, thèse de doctorat d'histoire (dir. Jean-Marie Mayeur et Jacques Frémeaux), université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 2003, 613 p. ; à paraître aux Indes savantes.
8. AFSI, coll. Prat, vol. 27, note relative au titre d'université Saint-Joseph que porte le collège-séminaire de Beyrouth, p. 23-27.
9. Catherine MAYEUR-JAOUEN, « Un collège jésuite face à la société multiconfessionnelle égyptienne : la Sainte-Famille du Caire (1879-1919) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome LXXVIII, n° 201, juillet-décembre 1992.
10. AFSI, coll. Prat, vol. 9, lettre du père Bourquenoud au père Gautrelet, Paris, 17 décembre 1859, p. 811.
11. AFSI, coll. Prat, vol. 27, quelques réflexions sur les études en Syrie soumises à l'appréciation du père Provincial de Lyon, 9 février 1894.
12. Jean DUCRUET, *Un siècle de coopération franco-libanaise au service des professions de la santé*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1992, p. 332.
13. Au XIX^e siècle, l'Église maronite dispose des séminaires d'Ayn Warqa, Rumiye, Mar Abda, Mar Sarkis, Bahos et Mar Yuhanna Marun : Mounir KHAIRALLAH, *La formation du clergé séculier dans l'Église maronite contemporaine (1934-1974)*, préface de H. M. Legrand, Union apostolique du clergé, Liban, 1993, p. 20-26. L'Église grecque-melkite a ouvert un séminaire à Ayn Traz en 1831 dont les jésuites ont été les premiers directeurs spirituels : Chantal VERDEIL, *Les jésuites...*, p. 48-50.
14. Sa population est estimée à 3 000 habitants en 1848. ARSI, Syr., 1003, I, 1, lettre du père Mailard au père Roothan, Beyrouth, 15 janvier 1848.
15. Chantal VERDEIL, *Les jésuites...*, p. 424.
16. ARSI, Syr., 1003, I, 7, lettre du père Estève au père Roothan, Ghazir, 9 février 1851.
17. AFSI, coll. Prat, vol. 26, dossier 1903, p. 817.
18. Jean DUCRUET, *Un siècle de coopération...*, p. 344.
19. Catherine MAYEUR-JAOUEN, « Un collège jésuite... », p. 271.
20. Cf. la contribution d'Anne-Laure Dupont au présent numéro et, pour la statistique de 1913 : *The Orient*, Istanbul, 26 février 1913, p. 3, cité dans *Der Christliche Orient*, Postdam, 1913, p. 129.
21. ALSI (archives libanaises de la Compagnie de Jésus), consultes de Beyrouth, 1880-1920, 2/11/1898.
22. Les élèves se rendent à Chiah en 1879 et en 1880. ALSI, diaire de Beyrouth 1872-1882, 25/5/1879 et 24/4/1880.
23. C.-F. LHOMOND, *Grammaire française*, Paris, Lyon, Pélagaud, 1854.
24. AFSI, RPO 62, USJ fêtes, 1904-1957.
25. ALSI, consultes de Beyrouth, 1865-1876, 28/11/1875.
26. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 19/1913.
27. ARSI, Syr., 1004, II, 14, lettre du père Canuti au père Beckx, Beyrouth, 5 juillet 1862.
28. Chantal VERDEIL, *Les jésuites...*, p. 63-64.
29. AFSI, coll. Prat, vol.9, lettre du père Champon au père ?, juin 1862, p. 1169.

30. AFSI, coll. Prat, vol. 26, lettre du père Normand au père Provincial, Rome, 15 mai 1882, p. 275-278.
31. ALSI, consultes de Beyrouth 1865-1876, 28/11/1875.
32. ALSI, consultes de Beyrouth 1880-1920, 14/12/1904. ALSI, consultes de Beyrouth, 1/9/1913.
33. Cette politique reçoit un nouvel élan après la promulgation en décembre 1894 de l'encyclique *Orientalium Dignitas* qui s'efforce de mieux encadrer l'activité des missionnaires latins : Catherine MAYEUR-JAOUEN, « Les Chrétiens d'Orient au XIX^e siècle », dans J.-M. MAYEUR, C. et L. PIÉTRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, tome 11, *Libéralisme, industrialisation, expansion européenne (1830-1914)*, Paris, Desclée, 1995, p. 826-828.
34. AFSI, coll. Prat, vol. 26, lettre du père Clairret au cardinal préfet de la Propagande, Beyrouth, 3 avril 1891, p. 435-442.
35. ALSI, consultes de Beyrouth, 14/12/1904.
36. Ignace Dick, *Les Melkites*, Brepols, 1994, p. 142 ; Bernard HEYBERGER, *Les chrétiens d'Orient au temps de la Réforme catholique*, École française de Rome, 1994, p. 152.
37. ALSI, diaire de Beyrouth, 1872-1882, 2/3/1881.
38. ALSI, diaire de Beyrouth, 1872-1882, 5/3/1878.
39. *Ibid.*
40. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 6/4/1904.
41. Les trois jours des Quatre Temps correspondent aux mercredi, jeudi et vendredi de la première semaine du printemps, la Saint-Joseph est fêtée le 19 mars et l'Annonciation le 25.
42. ALSI, diaire de Beyrouth, 1872-1882, 1/3/1876 et 17/2/1880.
43. ALSI, diaire de Beyrouth, 25/12/1875 et 11/8/1877.
44. ALSI, diaire de Beyrouth, 21/10/1878 et 28/10/1878.
45. ALSI, consultes de Beyrouth, 1865-1875, 28/11/1875.
46. AFSI, coll. Prat, vol. 27, lettre du père Maistre au père Provincial, Beyrouth, le 24 juillet 1894, p. 75-76.
47. AFSI, coll. Prat, vol. 27, renseignements sur la faculté de Beyrouth donnés confidentiellement au père Provincial par le père Cattin, p. 273-303.
48. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 8/3/1903.
49. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 25/4/1902 ; consultes de Beyrouth 1865-1875, 28/11/1875.
50. ALSI, diaire de Beyrouth, 1872-1882, 22/2/1882.
51. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 25/1/1905.
52. ALSI, consultes de Beyrouth, 1865-1875, 28/11/1875.
53. ALSI, consultes de Beyrouth, 2/1/1890.
54. Catherine MAYEUR-JAOUEN, « Un collègue jésuite... », p. 272.
55. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 28/12/1904 et 24/1/1905.
56. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 28/12/1904.
57. Faculté de médecine, histoire et documents divers, vol. 2, p. 569.
58. *Ibid.*, p. 372.
59. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 25/1/1905.
60. Cf. l'article d'Anne-Laure Dupont dans ce même numéro.
61. Le père Cattin, qui relate l'affaire dans le diaire de la faculté, ne rend pas compte des arguments des missionnaires américains mais rapporte ceux des étudiants qui refusent de changer d'établissement : « non, nous ne nous retirerons pas, ce serait pour

notre avenir un grave préjudice et nous n'observerons pas non plus votre Règlement car il n'a pas force de loi ; le Règlement d'une école publique doit avoir l'approbation du gouvernement du pays dans lequel elle se trouve ; or votre Règlement n'est pas approuvé par le gouvernement ottoman ; au contraire, il est formellement opposé et même à la lettre de la nouvelle Constitution qui proclame la liberté de conscience ». On aurait pu s'attendre à ce que les jésuites se réjouissent des déboires de leurs principaux rivaux. Il n'en est rien. Le récit du père Cattin reste assez neutre et l'on sent, lorsqu'il mentionne « l'espèce de grève » des étudiants que ses sympathies ne vont pas vers les auteurs de troubles. Selon ses dires, l'université Saint-Joseph n'aurait pas cherché à profiter de la situation pour prendre des étudiants à sa rivale. Deux étudiants du SPC sont bien venus se renseigner, mais le père chancelier les a renvoyés en disant de revenir quand l'affaire serait terminée. ALSI, faculté de médecine, histoire et documents divers, vol. 3, p. 107-108.

62. *Ibid.*, p. 107-109.

63. ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 22/3/1914.

64. ALSI, université Saint-Joseph de Beyrouth, Syrie, 1884.

65. Jens HANSEN, *Fin de siècle Beirut*, Oxford, Clarendon Press, 2005, 307 p., p. 165-167.

66. AFSI, coll. Prat, vol. 27, lettre du père Maistre au père Provincial, Beyrouth, le 24 juillet 1894, p. 75-76.

67. *Ibid.* et ALSI, consultes de Beyrouth, 1880-1920, 17/10/1893.

RÉSUMÉS

En 1875, le séminaire-collège tenu par les jésuites dans la montagne libanaise déménage à Beyrouth et prend le titre d'université Saint-Joseph. Il accueille désormais des non-catholiques, ce qui oblige les pères à clarifier les obligations faites en matière religieuse aux élèves des différentes confessions. Ces règles témoignent du regard que portent les missionnaires sur la société locale et des objectifs qu'ils assignent à leur mission.

During the year 1875, the Jesuit's college moved from Ghazir in Mount Lebanon to Beirut and while being renamed as *université Saint-Joseph* opened its doors to non Catholic students. The Jesuits fathers had therefore to decree religious rules for these new students in which their aims as missionaries and the way they considered the local society are reflected.

INDEX

Index géographique : Beyrouth, Liban

Mots-clés : Beyrouth, christianisme oriental, confessionnalisme, confessions, écoles catholiques, Empire ottoman, exercices religieux, jésuites, Liban, missions, université Saint-Joseph

AUTEUR

CHANTAL VERDEIL

EMAM, Tours

Chantal Verdeil est agrégée d'histoire et docteur de l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV). Elle a travaillé sur les missions catholiques et rédigé sa thèse sur la mission jésuite de Syrie au temps des réformes ottomanes. Chercheur associée à l'EMAM (Équipe « Monde arabe méditerranéen ») à Tours, elle travaille actuellement sur l'enseignement et la formation des élites au Proche-Orient aux XIX^e et XX^e siècles. Ses publications comprennent notamment :

- *Jésuites et chrétiens d'Orient en Syrie au XIX^e siècle*, Paris, Les Indes Savantes, 2008 (sous presse).
- *Hommes de l'entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVI^e-XX^e siècles)*, textes réunis et édités par Bernard HEYBERGER et Chantal VERDEIL, Paris, Les Indes savantes, 2008 (à paraître).

Contact : chantal.verdeil@laposte.net